

# Je m'appelle humain

## Portrait de Joséphine Bacon, grande poétesse de la survivance

Catherine Bergeron

---

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bergeron, C. (2021). Je m'appelle humain : portrait de Joséphine Bacon, grande poétesse de la survivance. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 28–28.



# JE M'APPELLE HUMAIN

## PORTRAIT DE JOSÉPHINE BACON, GRANDE POÉTESSE DE LA SURVIVANCE

CATHERINE BERGERON

**Survivre**, en tant que culture, nécessite plus que la simple survie de corps, la simple survie des membres d'une communauté au-delà des temps et des lieux. Survivre signifie exister, vivre en espérant trouver des alliés qui arriveraient à nous reconnaître. Parce qu'*exister* signifie «être reconnu» tout autant par soi que par les autres. Pour exister, il faut que l'autre nous conçoive comme son égal, comme tout aussi *vulnérable* et *précaire*, comme tout aussi *humain*<sup>1</sup>. Être «humain» n'est malheureusement pas, encore aujourd'hui, un droit offert équitablement à tous. Être «humain», comme le dit la philosophe Judith Butler, c'est entrer à l'intérieur de normes qui rendent notre fragilité, notre mortalité, visible aux autres, à ces autres qui, commandés par l'interdiction morale «Tu ne tueras point», ne peuvent que nous respecter et chercher à nous protéger<sup>2</sup>.

Si le mot *innu* signifie «humain», le personnage central de *Je m'appelle humain*, dernier long métrage de la documentariste d'origine abénakise Kim O'Bomsawin, Joséphine Bacon, tristement, connaît très bien le poids de ne pas être reconnue «humaine». Donnant ses mots et son histoire à la cinéaste profondément déterminée à lui rendre hommage, la femme de lettres offre une incursion dans sa vie, ses pensées et sa vulnérabilité. Portrait touchant et senti de cette grande survivante, l'œuvre de Kim O'Bomsawin, gagnante du prix du meilleur documentaire canadien aux

festivals internationaux de films de Vancouver (Vancouver International Film Festival) et de Calgary (Calgary International Film Festival), se pose comme le témoignage nécessaire de cette femme d'une grande force et beauté partageant, avec ceux qui ne peuvent l'imaginer comme avec ceux qui le vivent quotidiennement, ce qu'est le combat poignant de devenir humain aux yeux de tous.

Construit de manière largement chronologique, le documentaire propose, dans une facture classique, un portrait de l'autrice en revenant sur les moments charnières de sa vie. Amenant Bacon dans des lieux de son passé et l'invitant à rencontrer des gens importants de sa vie, la cinéaste bâtit son récit à travers témoignages et conversations. Ainsi, le spectateur se fait raconter comment les débuts de la vie de Bacon, née à Pessamit, près de Baie-Comeau, furent durement marqués par 14 ans de pensionnat autochtone, comment son départ de ce lieu fut suivi d'années d'itinérance à Montréal et comment sa vie a, enfin, pris un sens lorsqu'elle retrouva les «vieux qui avaient tellement à lui raconter». Au bonheur du spectateur, les témoignages se trouvent souvent accompagnés d'extraits de poèmes de la poétesse, donnant une chaleur et une profondeur à ce monde de réminiscences. Toute la charge de son passage au pensionnat résonne alors lorsque, revenant sur ce moment de sa vie, elle récite, de sa voix empreinte de résilience:

«Mon savoir devra apprendre à prendre le temps. Je dois être absente de l'enseignement de mon identité.» Et c'est bien cette quête identitaire, cet «enseignement de son identité», qui marquera la suite de sa vie. Découvrant que plusieurs mots de la langue innue étaient en train d'être oubliés, elle donnera sa vie à pérenniser la langue, les mots et les histoires de sa culture, offrant à celle-ci un récit pour s'écrire, se dire, s'inscrire, exister et se faire reconnaître.

Film hommage, l'œuvre de Kim O'Bomsawin marque et nous habite finalement surtout par la place, le respect et l'amour qu'elle offre et porte à cette grande dame et grande poétesse. Empreinte d'un grand amour et espoir pour la vie, d'une grande joie de vivre et de résilience, Joséphine Bacon partage, dans ses mots comme dans sa vie, beaucoup plus que sa culture: elle partage ce qui fait d'elle un être humain. Si celle-ci dit, dans un de ses poèmes, «Je me suis faite belle / Pour qu'on remarque la moelle de mes os / Survivante d'un récit qu'on ne raconte pas», ce film aura l'honneur de faire de son récit un récit maintenant raconté. ▲

<sup>1</sup> Par l'utilisation de ces termes, je me réfère aux travaux de la philosophe Judith Butler. Voir Butler, Judith, *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*. London et New York, Verso, 2004.

<sup>2</sup> Butler, Judith, «Chapter 5: Precarious Life». Dans *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*. London et New York, Verso, 2004, p. 128-151.